

Ontologie critique et critique de l'ontologie
Programme 2009-2010

Evolution de la notion d' « idée »

PROGRAMME

4/12/2009 : Marc-Antoine Gavray : [« L'héritage des notions d'*idea* et d'*eidos* chez Platon »](#)

11/12/2009 : Annick Stevens : [« L'*eidos*, un concept polymorphe chez Aristote »](#)

Mardi 9/2/2010 : journée d'étude : *Subjectivation de la notion d' « idée »*

Bernard Collette : [« Idée et concept chez les Stoïciens »](#)

Odile Gilon : « L'*idea* chez Saint-Augustin et Jean Duns Scot »

Laurence Bouquiaux : « L'idée cartésienne »

Bruno Leclercq : [« Les idées dans l'esprit : de Descartes à l'empirisme britannique »](#)

12/2/2010 : Julien Pieron : « La reformulation kantienne du concept d'idée dans la troisième critique »

19/2/2010 : Julien Herla : idée et concept chez Hegel

26/2/2010 : Arnaud Dewalque : [« Lotze et le royaume des Idées »](#)

5/3/2010 : Denis Seron : [« Faut-il identifier idéalité et validité en soi ? Ou comment on peut rejeter à la fois le platonisme et le psychologisme \(Husserl, *Recherches logiques*\) »](#)

12/3/2010 : Maud Hagelstein : [« La notion d'Idée chez Panofsky et sa critique en esthétique »](#)

A l'exception de la journée d'études, toutes les séances auront lieu les vendredis de 13h à 16h au local Philosophie I (Place du XX août, 7, 2^e étage).

Marc-Antoine Gavray : « L'héritage des notions d'*eidos* et d'*idea* chez Platon »

Platon passe pour avoir conféré aux termes *eidos* et *idea* leur dimension philosophique. Il les hérite pourtant d'une tradition déjà riche où, associés à une même étymologie liée à la vision, ils désignent l'aspect accessible à l'œil. Les Présocratiques vont étendre cette signification à la saisie par l'esprit, ainsi que développer la double notion de trait qui caractérise les individus d'une classe et d'espèce qui rassemble ces derniers. À travers les premiers dialogues, Platon abandonne progressivement la référence au sensible au profit de la dimension collective, qu'il rend universelle et paradigmatique. Par ce mouvement, il aboutit au concept d'Idée, défini par l'expression « en soi ». L'Idée se révèle à la fois le modèle et le principe de rassemblement des individus qu'il transcende. Or des dialogues tels que le *Phédon* et la *République* élaborent une distinction sémantique entre l'*eidos* (la forme paradigmatique) et l'*idea* (le caractère imprimé par cette forme). Cette différence justifie d'ailleurs la supériorité de l'Idée (*idea*) du bien sur les autres. Il s'agira dès lors d'examiner comment l'Idée devient le principe de toute connaissance, malgré (ou en vertu de) sa transcendance et sa dimension éthique.

Annick Stevens : « L'*eidos*, un concept polymorphe chez Aristote »

Des deux termes philosophiques « *idea* » et « *eidos* », Aristote ne retient plus que le second, auquel il accorde une extension et un pouvoir explicatif considérables. Devenu, comme on le sait, strictement immanent, l'*eidos* désigne à la fois un caractère objectif des étants et une construction subjective de nos facultés, aussi bien de celles qui saisissent le sensible que de celles qui construisent les pensables. En outre, c'est lui qui permet la jonction entre le particulier et le général, et c'est lui qui assure toute fonction déterminative, qu'elle soit « essentielle » ou « accidentelle ». Ainsi, se nouent en cette notion tous les éléments nécessaires aux activités cognitive et pratique, et aussi à l'être déterminé, voire à l'être tout court, de chaque étant. Loin de signifier un manque de distinctions, sa polyvalence est indispensable à une vision du monde sans divorces ni dualismes.

Bernard Collette : « Idée et concept chez les Stoïciens »

Le stoïcisme a eu une compréhension très originale des « idées » qui, si l'on en croit l'interprétation de Long et Sedley, préfigure le conceptualisme des philosophes empiristes anglais comme John Locke (cf. *Essai sur l'entendement humain* III, 3). N'admettant comme existant que les choses particulières (appelées des 'quelque choses'), lesquelles englobent aussi bien des corps que des incorporels, l'univers stoïcien n'était pas prédisposé à accueillir en son sein les idées (qui sont des universaux), et la critique qu'il fit de l'idée platonicienne exprime bien ce point : l'idée n'existe pas et n'est pas autre chose, en dernière analyse, qu'un concept (*ennoëma*), c'est-à-dire l'objet intentionnel d'une conception (*ennoia*). L'idée n'est donc pas autre chose qu'une construction mentale (un *phantasma*), à savoir l'objet correspondant à une conception, objet produit et non préexistant. Pour autant, les stoïciens n'ont pas rejeté les idées. Au contraire, ils reconnaissent leur importance dans les définitions et dans les divisions, lesquelles jouent un rôle crucial en dialectique. L'idée a donc un usage très important dans le stoïcisme, usage qui a jusqu'ici été peu étudié (à l'exception, entre autres, de l'étude de Gourinat sur *La dialectique des stoïciens*).

Bruno Leclercq : « Les idées dans l'esprit : de Descartes à l'empirisme britannique »

A la fois vécu, image et signe, l'« idée » est, depuis Descartes, la notion ambivalente sur laquelle repose toute la théorie moderne de la représentation. Il apparaît cependant aujourd'hui que l'usage de cette notion dans l'école empiriste impliquait une confusion généralisée de la représentation au sens de *l'acte psychique de penser* et de la représentation au sens du *contenu objectif de pensée*, mais aussi une mésinterprétation de l'acte psychique

comme un *objet mental*, dont les articulations – correspondant à celles du contenu représenté – étaient susceptibles d’une explication mécaniste. En définitive, c’est tout le psychologisme des théories modernes de la représentation que, de Descartes à Hume en passant par Hobbes, Locke ou Berkeley, véhiculait la notion d’ « idée ».

Arnaud Dewalque : « Lotze et le royaume des Idées »

En repartant de la publication conjointe, dans le premier volume des Contributions à la philosophie de l'idéalisme allemand (1918), du célèbre article de Gottlob Frege intitulé "La pensée" ("Der Gedanke") et de l'article de Bruno Bauch sur "La logique de Lotze", on mettra en évidence la thématique récurrente, à cette époque, du "royaume des Idées" (Ideenreich) ou du "troisième royaume" (drittes Reich). Après avoir rappelé les raisons qui ont poussé Frege à attribuer aux contenus de pensée une place autonome à côté du "royaume" des choses et du "royaume" des représentations, et à soutenir qu'"un troisième royaume doit être reconnu", on se demandera dans quelle mesure cette thèse frégréenne du "troisième royaume" peut ou non être considérée comme l'expression d'une tendance plus large également illustrée par Bruno Bauch et Emil Lask, et dont l'origine devrait être cherchée dans l'interprétation des Idées platoniciennes défendue par Rudolf Hermann Lotze au troisième livre de sa grande Logique (Logik. Drittes Buch. Vom Erkennen, 1874, Ch. II: "Die Ideenwelt"). La reconnaissance d'un "troisième royaume" a-t-elle le même sens chez tous ces auteurs? Répond-elle aux mêmes exigences théoriques? Et quelles sont ses répercussions sur la conception même de la philosophie et sur les tâches qu'on lui assigne alors?

Denis Seron : « Faut-il identifier idéalité et validité en soi ? Ou comment on peut rejeter à la fois le platonisme et le psychologisme (Husserl, Recherches logiques) »

Par son double souci d’objectivisme sémantique et de retour aux sources subjectives de la validité logique, le projet philosophique de Husserl dans ses *Recherches logiques* n’est pas sans ambiguïtés, au moins apparentes. Comment Husserl a-t-il pu y défendre simultanément un platonisme logique inspiré de Lotze et Bolzano et l’idée d’une « fondation phénoménologique de la logique » ? Comment reconnaître aux significations une validité *en soi* – c’est-à-dire indépendante de leur réalisation psychique – tout en les ramenant, ultimement, à des contenus intentionnels d’actes logiques, par exemple de jugement ? La phénoménologie de la logique de Husserl n’est-elle pas, en définitive, un psychologisme ? Sinon, où réside la différence ? L’exposé propose une solution partielle de ce problème en partant de deux thèses attribuées à Husserl : la logique est une science mondaine, le contenu intentionnel est « idéal ». Nous verrons ainsi en quel sens il convient de distinguer le logicien des *Prolégomènes*, qui assume l’existence d’un monde de significations, du phénoménologue des V^e et VI^e *Recherches*, qui assume l’existence d’actes psychiques en vue d’éclairer comment se constitue un monde de significations.

Maud Hagelstein : « La notion d’Idée chez Panofsky et sa critique en esthétique »

En 1924, l’historien de l’art allemand Erwin Panofsky publie dans les *Studien der Bibliothek Warburg* un texte intitulé « *Idea*. Contribution à l’histoire de l’ancienne théorie de l’art » – texte qui répond directement à un article de Cassirer publié la même année (« *Eidos* et *Eidolon* »). Là où le philosophe néo-kantien défendait les liens indéfectibles de toute théorie de l’art et/ou du beau au concept d’ « Idée », Panofsky entend renforcer cette thèse en illustrant son développement historique. « *Idea* » montre de quelle manière la théorie des idées (depuis Platon) et la théorie de l’art n’ont eu de cesse de se croiser au cours du temps. Pour ce faire, Panofsky rapporte les principaux développements de la théorie de l’art à deux options paradigmatiques : soit l’Idée naît du processus artistique, soit elle précède le travail de

la main (comme sa condition a priori - on montrera l'autorité de la théorie de la connaissance kantienne sur ce texte). Or, soucieux de prendre en compte la matérialité des œuvres, certains théoriciens actuels refusent de faire de l'art le lieu d'incarnation privilégié de l'Idée. On pourra aborder notamment la critique adressée par Georges Didi-Huberman à « l'histoire de l'art idéalisante » selon Panofsky (« Devant l'image », 1990).